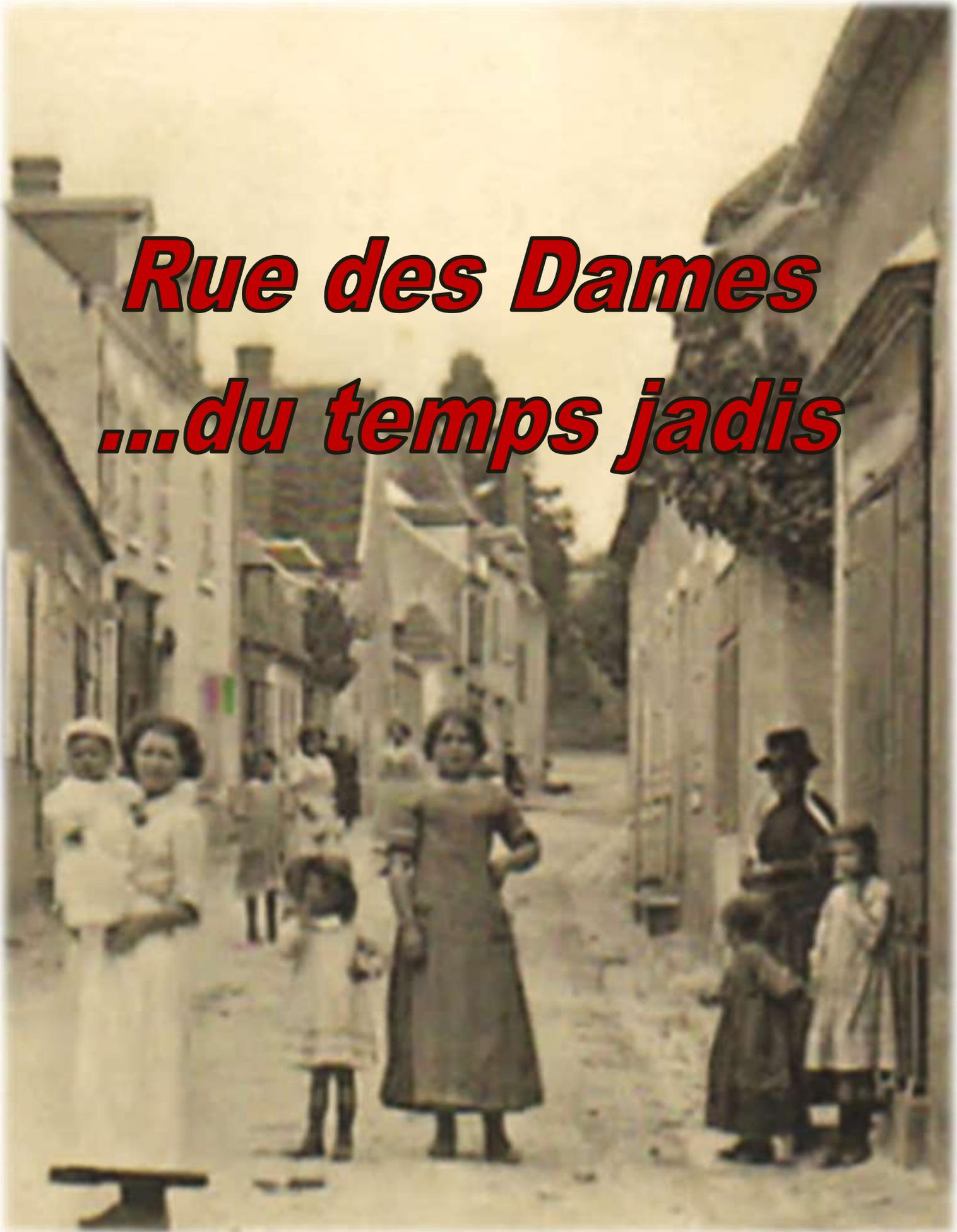


Rue des Dames
...du temps jadis



Quoiqu'il en soit, l'activité de la rue des Dames a ancré nombre de ses habitants dans la mémoire collective du village. Au fil des ans, façonnés par les souvenirs et les évocations, certains sont même devenus des personnages de la mythologie locale.

Qu'il nous plaise de parcourir cette rue, puisqu'il suffit de la remonter pour remonter le temps...

Par esprit de contradiction, nous accorderons la priorité...à gauche en montant...

Au 3 de la rue : *(Maison MOUSNY, Place de l'Aumance)*

Cette grande et riche maison a de toute évidence une origine patricienne... En témoignent ses volumes imposants et un intérieur alliant matériaux nobles et décoration précieuse ...

Son histoire récente est cependant plus populaire.

En 1891, Jean ALAMY, époux de Marie MAGNARD, y fait métier de maréchal-ferrant. (Notons que la maison est alors recensée « rue du Petit Pont »).

En 1892, le sabotier Jean MORLON s'y installe, il vient d'épouser Marie LEPINAT.

En 1920, leur fille, Georgette, épouse le professeur Alexandre Louis MOUSNY, originaire de la région parisienne.

La maison est alors louée à divers artisans, le premier étage restant une résidence de vacances pour les MOUSNY...

C'est ainsi que Louis BUISSONNIER, et son épouse Marie Rose CHATIGNER y ouvrent un salon de coiffure, repris par



Jean PERONY (le frère du boucher) qui s'établit après la guerre sous l'enseigne « Coiffure JEAN ». En 1958, Jean PERONNY migre place de l'Église...échaudé par la grande inondation qui vient de se produire. Il faut dire que la maison est particulièrement exposée aux débordements du ruisseau de Fay et de l'Aumance !

Un brocanteur et un serrurier occuperont également les lieux.

Mais par la suite, la maison demeure inhabitée pendant deux décennies en menaçant ruine jusqu'à son rachat en 2004 et sa réhabilitation complète par le docteur Jean-Michel GIRAUD...

Grâce à ce dernier, la « maison Mousny » a retrouvé toute sa noblesse !

AU 7 DE LA RUE :



Cette double maison a longtemps abrité un bureau de poste.

À la fin du 19^{ème} siècle, s'y sont succédé Jacques AUCLAIR, Marie BEAUCULAT, Marie Augustine ROY...

En 1906, le receveur-buraliste se nomme Lucien PASQUIER, secondé par sa fille Victorine. Mais il n'exerce plus rue des Dames ; un nouveau bureau de poste vient en effet d'être édifié place de la Mairie, à la place de l'atelier de menuiserie d'Aimé Urbain BERTHOMIER...



Par voie de conséquence et de bon échange, Lucien PASQUIER héberge alors Aimé BERTHOMIER et son épouse Henriette VIDET, dont il fait même son assistante.

Pour Henriette, c'est un retour au bercail, puisqu'elle est née au 9 de la rue...



Par la suite, la Poste abandonne cette maison, qui abrite un temps Mlle Berthe MOINDREAU, épicière, buraliste, éditrice de cartes postales, mais aussi débitrice de tabac, et présente dans les annuaires de 1917 à 1931...



Enfin, cette demeure est achetée par Jacques ACOLAS et son épouse Francine JEAN, créateurs de l'Hôtel de l'Union. Cette maison est inoccupée depuis le décès de Francine mais reste propriété de Geneviève ACOLAS et de ses frères.

Au 9 de la rue (maison MICHEAUD)

En 1879, François Xavier VIDET, originaire du Cher, épouse Virginie BEUILLON et s'installe dans cette maison en tant qu'épicier et négociant en vin.

Ce couple a deux filles : Marie Sophie Henriette, qui vient d'être évoquée, et Juliette, qui épouse en 1908 Edmond CHEURLIN, dit « Monmon », chauffeur de maître à Paris.

Le couple CHEURLIN devient propriétaire de la maison. Leur fille Paulette épouse M. FOUCAULT et leur petite fille, Françoise FOUCAULT, épouse de Michel MICHEAUD, y réside aujourd'hui... Dans les années 60, Françoise tenait une mercerie et assurait les commandes à « La Redoute ».

Au 11 de la rue :

L'histoire de cette maison est très simple. D'aussi loin que remontent les recensements, il s'agit d'une boulangerie !

En 1881, le fournil est tenu par François Émile LAMOUREUX, et son fils Alexandre lui succède en 1891.

En 1901 Jean Baptiste AUDIAT et son épouse Madeleine, née CHAGNON, prennent la relève, assistés de leur fille Marthe (qui épouse Louis CAYROU en 1917).



Par la suite, la boutique est reprise par le lyonnais Marius Emile ORMEAUX et son épouse Jeanne DESBOUIS, qui font faillite en 1928, et dont le fonds est racheté par Marcel GOZARD, époux d'Antoinette CABAT.

D'aucuns se souviennent de Marcel GOZARD assurant ses tournées en voiture à cheval, puis en automobile verte bâchée, avec son chien Sultan couché sur le marchepied...

Le fonds est racheté en 1965 par Jean Louis CHARTIER et son épouse Fernande PICARD, puis racheté en 1987 par Jean Paul SABOURIN et son épouse Roseline FAUCON, et racheté enfin par José FERNANDEZ qui nous donne aujourd'hui notre pain quotidien ...



Au 15 de la rue (à l'emplacement du cabinet BARDIOT) :

Cette maison a longtemps été vouée au travail des métaux...

Jusqu'à son décès, en 1905, Henri RICHET y exerce son métier de charron.

Lui succède un atelier de chaudronnier-ferblantier tenu par Pierre Félix GOZARD, époux de Marie Louise COULON. C'est ainsi que leur fille Germaine rencontre puis épouse Georges ANTONET, alors représentant de commerce en quincaillerie, puis secrétaire de la mairie de Meaulne.

L'après-guerre voit s'installer un commerce de plomberie, chauffage, et articles de ménage, tenu par René BELLEVILLE et son épouse Suzanne DENIZON. Roland NEVEU y travaille comme apprenti. (Ultérieurement, il s'installera à son compte, place de la Mairie)

Par la suite, Suzanne AUPY, prend la relève, après le suicide de son mari Gaston. Elle conserve la quincaillerie, mais y adjoint une épicerie.

Elise SEREY la remplace. Née à Montluçon d'un père cordonnier, elle est veuve de Maurice GUILLON. La « mère GUILLON » vit avec son fils

Gaston, un grand amateur de cyclisme qui affiche les résultats du Tour de France. Elle est passée à la postérité pour ses sardines en boîte, son rayon de confiserie...et ses fameux caramels à 1 centime ! Quand elle leur tournait le dos, ils disparaissaient comme par enchantement dans des poches enfantines...Peut-être était-elle secrètement complice de ces menus larcins ?

Après son décès, en 1981, cette adresse est reprise par Pierrette GIRARD, épouse de Daniel AUCLAIR (apprenti-boucher puis facteur à Meaulne), qui y installe le débit de tabac qu'elle tenait place de l'Église.

Ce fonds, tabac et journaux, sera successivement cédé à Mme CIVADE, Arlette VILLATTE, et Mlle LALLIER...



Au final, ce sont Karine et Thierry CREBOUW qui mettent un terme à cette longue dynastie de buralistes ; après leur déplacement dans les murs du Cheval Blanc, les lieux sont profondément rénovés pour accueillir le nouveau cabinet du Docteur Jacques BARDIOT...

Au 17/19 de la rue :

À partir de 1910, la maison abrite le charron Amable DAFFY et sa jument « Fauvette ». Amable ferrait les bœufs sur la place de l'Aumance, assisté par Louis CROTET, (mort pour la France en 1916...) et par René ENGINGER. La rivière résonne encore du rythme clair de leurs marteaux...

L'épisode suivant est consacré à la « petite reine » : Amélie REVIDON, originaire d'Urçay, était marchande de bicyclettes à Montluçon, rue de

Paris. Pendant la guerre, elle se réfugie aux Seignes avec son mari Gaston PAILLERET. Ils sont accompagnés par André Georges MAZEROLLE, mécanicien originaire de Paris, qui ouvre un magasin de cycles 19 rue des Dames. Lorsqu'André meurt, en 1957, son épouse Amélie Aimée Eugénie née JARRY, bretonne d'origine, se remarie avec Lucien TOUZET.

Mais Lucien TOUZET se tue en voiture à Saint Sornin en 1973 !



Dès lors, et pendant de longues années, la « mère MAZEROLLE » gère l'atelier de cycles dont le panneau annonce fièrement : « Location vélos hommes, dames et mobylettes »

En fait, on trouve de tout chez la mère Mazerolle dans un désordre savamment maîtrisé; des graines, de l'outillage et même des cannes à pêche...dont certaines, télescopiques, ont une fâcheuse tendance à se déployer au travers de la rue...

Un temps, René DUPECHAUD, l'époux de l'institutrice Irène AMIOT, exerce son métier de cordonnier dans cette maison qui héberge brièvement le plombier BARDIOT et son épouse qui vend des chaussures...

Enfin, vers 1980, la maison est rachetée par Roland NEVEU qui installe un magasin de chaussures tenu par sa fille Annick, puis par sa bru, Claudine CLAVON.

Au 21 de la rue :

Depuis la seconde guerre mondiale, cette double maison est donc propriété de la famille PAILLERET.

Auparavant, et jusqu'à sa mort, Marie ALEONARD, la veuve du charron Henri RICHET, avait conservé au fond de cette cour son atelier de couture (blouses et chemises).

Et entre les deux guerres, Alphonsine REVIDON, épouse de Louis Joseph MARTINET s'était établie mercière sur la rue, avant de migrer route de Vitray.



À noter que la petite tourelle carrée qui orne encore la façade ...faisait jadis office de lieu d'aisance...

Au 25 de la rue :

Cette dernière maison, récemment réhabilitée, a longtemps servi d'entrepôt de marchandises à l'épicerie de Louis VÉNUAT, (dit « Camelote », ou « Plumeau »), à l'angle de la place de l'Église.



Abordons maintenant le côté pair de la rue...à droite en montant.

Au 4 de la rue :

Cette villa est propriété de la famille JAILLET depuis sa construction par Edmond JAILLET (le frère de Georges) dans les années 30. Elle appartient



aujourd'hui à son petit-fils Dominique. Le style de cette demeure la distingue évidemment du reste de la rue, et elle a toujours été réservée à l'habitation.

Au 6 de la rue : (« *Maison BARDIOT* »)

Jean BRIDIER s'installe taillandier à cette adresse en 1856, lors de son mariage avec Victoire MARCHAND. Son fils Alphonse y naît en 1863. Il meurt prématurément en 1909 mais sa veuve Marie JUNCHAT reste sur place avec ses filles Marguerite et Reine...



Et c'est ainsi que « les sœurs BRIDIER » coulent de longues années paisibles dans cette grande maison, partageant leur temps entre leurs dévotions quotidiennes à l'église de Meaulne et l'affection portée à leurs chèvres, à leur chien « Dick » et leur chienne « Bobette »...

Elles ont par ailleurs recueilli leur oncle, le curé Pierre JUNCHAT, jusqu'à son décès en 1957. Ce religieux, handicapé par une forte claudication, passait de longues heures à la fenêtre et avait élevé une petite chapelle dans la cuisine...

Si tout ce petit monde n'est pas au paradis, c'est à n'y rien comprendre !

Cette maison a également hébergé Arsène RONDREUX, charron Place de l'Église puis Route nationale et Georges CHENTREAU (ou CHANTEREAU) y avait établi un atelier de mécanique avec son épouse Antoinette née BOUQUET. Il s'installera par la suite comme vendeur d'automobiles Route nationale.

C'est enfin, vers 1970, le Docteur BARDIOT qui y conjugue son domicile et son cabinet médical...

Au 8 de la rue (Maison DELACHAUX) :

Cette belle et riche maison a appartenu très longtemps aux LUYLIER (du Plaix) qui avaient coutume de « garer » leur attelage devant cette demeure lorsqu'ils se rendaient à l'office dominical... mais ils n'y ont jamais été recensés, hormis Auguste LUYLIER en 1886.



Au fil des décennies, on y signale en revanche bon nombre de locataires : le menuisier Jean TOURET, Calixte VIGAND, les couples de domestiques GUILHAUT puis PICHOT, avant que Louise PRADOURAT ne devienne propriétaire de cette maison de maître et l'habite avec son gendre, le docteur TAIN, pendant la guerre...

Puis, pendant de longues années, cette demeure fut la résidence secondaire du fils de Mme PRADOURAT, qui habitait Paris avec son épouse et leurs deux enfants Alain et Catherine.



Enfin, après avoir habité le château des Alliers, Jacqueline DELACHAUX, née PELLETIER-DOISY acquiert les lieux à la fin des années 80.

(Elle est la fille de Georges PELLETIER-DOISY, aviateur français surnommé « Pivolo », pionnier de l'aviation et as de la Première Guerre mondiale rendu mondialement célèbre par sa réussite du raid Paris-Tokyo en 1924.)

L'enfance de Jacqueline à Saulzais-le-Potier et sa retraite à Meaulne ont nourri une œuvre littéraire attachante où s'exprime toute son affection pour le Pays de Tronçais.

La petite maison en retrait a accueilli notamment Marie DROT, Pierre AUTISSIER et M. CASSOUTI...

Au 10 de la rue



En 1891 Jean MATHONAT, qui vient d'épouser Louise LAPIERRE, y est cordonnier et marchand de chaussures ...et la relève sera assurée pendant la guerre par leur fils René, puis leur fille Gilberte. René était connu pour ses

« excès de boisson »... Ses retours étaient parfois orageux, mais « Si tu voyais l'autre ! » avait-il coutume de répondre aux récriminations de sa mère, comme pour s'absoudre...

Sa sœur, « la Gilberte », était marchande de chaussures, mais aussi couturière, ayant fait son apprentissage au Cabot vers 1920. Le confort de ses pantoufles était sans égal !

Curieusement, elle gérait aussi la bascule à bestiaux Place du Petit Pont.

Au 12 et 14 de la rue

Avant-guerre, on y trouve déjà un salon de coiffure tenu par Pierre NEVEU (venu de Vierzon) et son épouse Hélène LACROIX.

Ensuite, Henry AUCLAIR, originaire de Désertines, reprend le salon et son épouse, « la Zette », y adjoint une petite librairie.

À partir de 1951, Germaine PICARD reprend cette boutique de librairie-papèterie. Elle assure par ailleurs le catéchisme. Son époux, Antoine VIGNON dit « la Vapeur », est alors coiffeur en « ambulancier » et distribue les journaux.

Au 16 de la rue (*angle avec la place de l'Église, même maison que le 14, Place de l'Église*) :

En 1891, Privat LUCIEN, après avoir été sabotier, y est recensé comme aubergiste avec son épouse Jeanne Louise RIZAT

Le grand-père maternel de Privat LUCIEN, Privat COURTAUDON était déjà sabotier à la même adresse. C'est dans cet atelier que vers 1851, il accueillit comme apprenti sabotier son neveu Charles PHILIPPE, le père de Charles-Louis PHILIPPE. Dans le roman intitulé « Charles BLANCHARD » où l'écrivain cérillois raconte la vie de son père, Privat COURTAUDON est appelé « Baptiste DUMONT ».

Au début du 20^{ème} siècle, cette maison jouxtait l'atelier du charron Jean « Émile » SAULNIER, qui avait succédé à Jean REGRAIN.



Pendant de très longues années, ce logis vétuste servit de débarras à Louis VENUAT. Et puis il s'écroula sans crier gare dans les années 70, dans un grand fracas de poutres et de vaisselle brisées troublant le déjeuner dominical de ses

voisins...

La maison qui lui a succédé récemment a sans doute gagné en sécurité, sinon en charme...



Voilà, nous venons de parcourir 200 mètres de maisons et de traverser fugitivement 120 ans d'histoire d'hommes.

La vie était là, *simple et tranquille*. Mais la voiture, la télévision, et la grande distribution ont



eu raison des rires facétieux des enfants, de la coquetterie affairée des dames et des affabulations joyeuses des messieurs...

Et maintenant ? « *Que reste-il de ces beaux jours ?...que reste-il de tout cela, dites-le moi ... quelques photos, vieilles photos de ma jeunesse... un p'tit village, un vieux clocher et dans un nuage, la chère image de mon passé...»*

Il reste encore des souvenirs, bien sûr, que les moins de vingt ans ne pourront plus connaître. Et de précieux témoignages, pour quelques temps encore, mais hélas « *qui se perdront dans l'oubli comme les larmes dans la pluie... »*

Puissent ces quelques pages retarder tant soit peu cette inéluctable échéance !

Joël Viillard, octobre 2015